

# RÉCIT de RECO 2025

On savait que l'année serait particulière, d'abord parce que chaque reco est différente<sup>1</sup> des autres et puis parce que nous avons été informés des inondations dans notre « terrain de jeu » par notre vigie, notre homme sur place, Moha et nous avons fait défiler ses vidéos en nous exclamant, l'oued Ziz ! Mekta Sfa ! Et chacun de ces éclats nous ramène au souvenir de la poussière qu'on a inhalé là-bas, des puits à sec et des herbes sèches.



Et à l'approche de Merzouga, le lac, dont beaucoup ont entendu parler sans le voir est un vrai lac, un grand lac, un très grand lac ...

Et les dunes se sont ombrées, ocrées, leurs parois sont striées de coulées d'humidité qui leur donnent un étrange aspect zébré et les nuages qui les recouvrent en paraissent roses.



Pour l'instant nous sommes sans chef, il arrive dans deux jours, mais nous ne sommes pas sans expérience, il n'y a pas de bizuth cette année, ça va de 3 ou 4 recos pour les plus « jeunes » à 16 ou 17 pour la plus « vieille ». Chacun de nous, Jacky, Etienne, Jean-Pierre, Richard, bien sûr Moha et donc la seule navigatrice pour le moment chargée du récit de nos exploits, sait donc ce qu'il a à faire : chargement des provisions de base, répartitions des sacs, des matériels, complément de courses au souk.

On associe Jean Pierre à Jacky puisque leurs navigants, André et Thierry, n'arrivent que dans 3 jours ... Et surtout le chef, notre directeur de course Ludo (qui arrive avec son navigant Serge dans 3 jours) nous a donné notre feuille de route : monter le prologue et faire l'étape 4.

Alors en route, répartition des parcours et des vérifications à effectuer, c'est parti pour un prologue, ce premier contact des équipages, avec ces paysages qui vont leur devenir quotidiens, avec le maniement des instruments, avec la recherche de repères, avec les choix de route et avec la découverte des capacités de la voiture et de la pilote. Alors, on s'applique. On vérifie scrupuleusement, les points, les caps, les repères, on croise quelques zones un peu boueuses, sans plus, ça devrait avoir séché d'ici avril ! Et au total, on finit contents du prologue : du sable (un peu), des cailloux (beaucoup), de beaux repères (même sous un ciel gris), de quoi mettre nos équipages en ordre de marche et en confiance.

Du coup, on s'installe pour le premier bivouac, au point de départ de l'étape 4, près de la montagne en crabe. Ici, chaque montagne a un nom, officiel, Mech Irdane par exemple, et un surnom, repris ou pas par l'ensemble de la troupe, ici le « crabe » parce que sur la carte, quand même on dirait un crabe.



Alors pas de surprise à l'arrivée à Errachidia où je rejoins les pilotes, ciel plombé, averse, c'est la fin des épisodes pluvieux, nous a-t-on dit, mais ça tombe encore un peu, et surtout les oueds sont en eau, le lac de retenue d'Errachidia que les filles découvriront lors de la descente vers Erfoud n'a jamais été aussi haut, les routes sont bordées de flaques, parfois la route est une flaque ...

Ou plus loin c'est « la tortue », « Tu vois la carapace, noire avec ses carreaux brillants, là... et l'œil, tout rond, ici à gauche ? ». On monte le camp, Jacky officie aux fourneaux, seul ce soir, son alter ego en cuisine André n'est pas encore là, et nous on fait face à la montagne couverte d'une couronne de cumulus lourds gris roses que, toute la soirée, zèbrent des éclairs tonitrueux. Le vent se calme avec l'obscurité, comme souvent, et nous nous couchons donc pour une première nuit dehors, comme on les aime, silencieuse, à peine fraîche et, par instant, étoilée.



Mais quel réveil !! Nous n'avions pas prévu l'humidité ambiante, tellement inhabituelle, le sol, détrempé, nos tentes, ruisselantes.



Il va nous falloir attendre un peu le soleil pour les faire sécher un minimum avant de les plier et, à la première pause, les faire reflleurir pour achever le séchage. Heureusement, le soleil est de la partie, il reste bien quelques cumulus joufflus au Nord, il a plu cette nuit, en témoignent les premiers oueds croisés, qui charrient une eau tumultueuse et boueuse donc récente.

Dès le matin, au travail, pose des points, distribution des parcours à reconnaître, n'oublier aucun passage, concentration.

Puis départ sur le chemin de cette étape. Nous pensons en

connaître tous les spectacles et les repères, mais nous faisons face à un paysage transformé : nos ocres et jaunes habituels sont tapissés de vert, collines verdoyantes, petites pousses innombrables entre les cailloux, ponctués de touffes d'herbes soudain tirées de leur apathie, au lieu de nos habituels buissons épineux secs.

Les pistes sont ravinées, donc, qu'on puisse les suivre si elles vont au cap ou qu'on les traverse, elles sont bien moins faciles à négocier. Si la verdure aura sans doute disparu en avril, il n'est pas sûr que le terrain ait



complètement cicatrisé, lui.

Les montagnes sont pommelées de nuages, et à force de tout redécouvrir avec des exclamations de surprise, on en oublie de rester suffisamment vigilants et la moindre zone de boue devient un piège...



Voilà, nous avons trouvé un des fils rouges de l'année, l'eau, la boue. Tout le monde y aura droit, tant mieux pour les filles qu'avril soit loin. Et sec, on le leur souhaite. Mais, les petits lacs dans l'oued, c'est plaisant quand le soleil tape, hein, Etienne ?



Quand même, instruits par nos mésaventures du matin, nous faisons le choix raisonnable d'un report de cap par le gros village du coin et son pont, certains que nous ne pourrions pas franchir l'oued au cap sur notre route... C'est sans compter sur la puissance de l'eau qui a tout emporté, mais c'est aussi sans compter sur notre opiniâtreté, qui nous envoie tenter la traversée un peu plus loin, sous l'œil intéressé des habitants... L'un d'entre eux propose ses services de guide, finit enfoncé dans la boue jusqu'aux cuisses, Moha jusqu'aux essieux, mais bon an mal an, de sanglage en progression incertaine, nous finissons à sec sur les cailloux de l'autre côté.

Journée boue, donc, ce ne sera pas la dernière, nous en avons conscience, alors pour le bivouac, après un dernier tankage, choix d'un plateau, certes un peu désolé et venteux, mais sec ! Et puis ces étendues de cailloux gris, à perte de vue, c'est aussi ce que nous aimons, et la douche tiède, même avec seulement quelques litres d'eau, quel bonheur dans une salle de bains comme celle-là après une journée d'efforts !

Le soir tombe sur un repas copieux, comme toujours et sur un dromadaire dans le ciel.

Le lendemain, le choix est validé, les tentes ne sont presque pas mouillées, nous pouvons plier plus vite et repartir au travail, sous un soleil franc, et vite très chaud, dans un ciel blanc de brume de chaleur. Nous parcourons la plaine dont les collines et les zones de sable sont crevassées par l'eau, les ânes eux semblent plus heureux et plus dodus.



En traversant les oueds de plaine, habituellement marqués par une discrète dépression constellée de quelques végétations en touffe, nous imaginons les buissons surnageant à peine dans l'eau étale au moment des inondations, et nous y dessinons de nouvelles pistes, au gré des passages que nous parvenons à trouver, entre les zones de sable trop sombres pour être honnêtes et les flaques.

En se rapprochant de l'oued principal, nous nous retrouvons dans une immense mare de boue, pied au plancher et pourtant au ralenti, comme aspirés par le sol. Nous sommes inquiets de trouver, avant l'oued en eau, qui se



rapproche trop vite, une zone au sec pour se poser et choisir notre passage ! Heureusement, c'est le cas et nous pouvons reconnaître à pied le passage possible, nous assurer d'une sortie atteignable de l'autre côté avant de nous lancer. Le but, c'est de ne pas rester dedans, quoi qu'il arrive !

Sur notre passage, les fumerolles des derniers nuages se dissolvent doucement dans la chaleur lourde inhabituellement humide...

Nous poursuivons nos travaux, « Ce point-là, on le met là, elles seront déjà aguerries, on peut le rendre moins visible de leur cap, mais tellement beau sous cet acacia au fond d'un oued appuyé sur la colline dégoulinante de gros blocs de pierre noire ! »

La chaleur nous accable, les messages se font moins nombreux, les pilotes suivent leur route, les navigants somnolent, c'est si vite fait de se laisser aller, de s'abandonner au ronronnement du moteur et aux cahots de la piste, mon pilote s'inquiète de me voir la tête aller dans tous les sens, sans casque qui plus est...





Encore un lac, immense, avec des aigrettes, des hérons, que sais-je, enfin des oiseaux à longue pattes, qui doivent bien trouver quelque chose à picorer au fond. Le tenancier de l'auberge du coin nous confirme qu'il n'a jamais vu ça de toute sa jeune vie mais que le chibani du coin dit, qu'il y a 60 ans, sans doute il y avait autant d'eau.

Les crevasses créées par la pluie au flanc des montagnes autour du bien-nommé « lac Maider » dessinent comme un tissu effiloché posé sur les flancs des collines.

En tout cas, l'état de la route toute récente témoigne de la fureur de l'oued, les plaques de goudron ont été soulevées et posées sur les bas-côtés : il ne fait pas bon venir là en voiture de ville. Les Marocains sont déjà à pied d'œuvre, remblayant et préparant la couverture, d'ici au rallye sans doute tout sera remis en état. Même si les gazelles s'en fichent un peu, leurs routes empruntant d'autres trajectoires.

Retour à la civilisation le soir, nous attendons le reste de la troupe dans la nuit, il faut refaire des provisions, faire les pleins, répartir de nouveau les pilotes, sacs, tentes, dans les voitures. Le repas du soir est l'occasion d'un cours sur la dégustation des mille-feuilles sans faire couler la crème. Si, si, c'est possible.

Le lendemain, après avoir suivi les aventures aéronautiques de nos camarades, nous ne pouvons que constater l'absence de Serge, otage involontaire et furieux des Parques de la compagnie aérienne ; le chef roulera seul, il faudra lui parler beaucoup à la radio pour lui tenir compagnie.

On refait un round de rangement, ne riez pas, mesdames, vous goûterez aux joies de la recherche du truc dont vous avez besoin, que vous aviez mis là, mais déplacé le deuxième jour et vous saurez vous aussi que le rallye touche à sa fin, quand tout sera enfin rangé et accessible !

C'est enfin le départ, nous prenons le traditionnel café à la sortie de la route et nous partons pour la reconnaissance d'une belle et presque toute nouvelle étape. Dans ce secteur, peu d'eau semble-t-il, nous pourrions consacrer notre énergie à vérifier chaque point, chaque cap, chaque trajectoire, faire et refaire ce cap qui passe près de cultures manifestement en cours d'expansion, vérifier que celles du parcours D ne seront pas gênées par ces clôtures artisanales de pierres dressées, poser nos cartes bien orientées sur le sol, comme elles le feront pour trianguler et mettre un nom sur chaque sommet, repérer les points géodésiques...

Tiens, d'ailleurs, en est-ce, ces drôles de panneaux au milieu de nulle part ?

Non, c'est l'armée qui ponctue le terrain.



Ici les « choux-fleurs », ces grosses concrétions couvertes de lichen, habituellement gris verts, sont rouges, on voit qu'il a plu...

Les buttes de terre sèches sont couronnées de drôles de touffes d'un vert phosphorescent, enfin, celles que les insectes et autres herbivores n'ont pas encore grignoté à ras.



Hier c'était moi qui somnolait, fatiguée, aujourd'hui mon pilote ronchonne, « les petits oueds, là en travers, c'est ch... », « les gros cailloux, là, c'est ch... », bref, la vie tout droit comme une gazelle, c'est parfois ch... !!! Alors, pause.

Manger, boire, il faut savoir reconnaître les signes de la fatigue, ne pas prendre le risque du kilomètre de trop qui se finira en croisement de pont sur une touffe d'herbe à chameau, ou tankée dans une pauvre dunette de 65 cm de haut. Il faut accepter le quart d'heure à se délasser les jambes et en profiter pour descendre dans un des khetaras,

ces tunnels qui permettaient d'assurer la ventilation des rivières souterraines, une par famille, frais, éclairés par ces puits creusés à la pioche jusqu'à 10 m de profondeur, qui convergent vers les oasis et villages... Les pluies diluviennes ne les ont malheureusement pas remplis, ce sont les visiteurs maintenant qui y passent.

Cette étape nous a enchantés, elle est pleine de surprises mais permettra aux gazelles de parfaire leur maîtrise de la navigation et des terrains, les repères sont inratables, et beaux, parfois étranges, elles ne devraient pas rentrer trop tard, ce ne sera pas le cas tous les jours...



Pour le bivouac, après délibérations forcément plus laborieuses, nous sommes maintenant neuf, neuf avis, neuf idées, neuf propositions... Le chef choisit le pied des dunes, devant ... un lac. Bon choix. S'asseoir, une fois les moteurs coupés, avant même de monter les tentes, pour regarder les derniers rayons du soleil se poser sur les dunes de Merzouga, c'est bien.

Bon, le campement se déplie, la tambouille sent bon, les anecdotes s'échangent, le chef installe son ordi pour récupérer nos points, nos remarques, nos changements, nos commentaires.

Et heureusement, Le concert de tambourins dans l'auberge d'en face se finit tôt, il n'y a pas ou peu de moustiques, donc c'est parfait ... La reco, quoi ...

Serge nous manque, nous le récupérons demain matin.

Au matin, le niveau du lac a baissé, déjà, le petit déjeuner dans le lever de soleil est aussi idyllique que le coucher de la veille, on prépare notre journée, on décolle.

Je m'extasie comme au premier jour ; ici, tout paraît lumineux, les minuscules herbes qui tapissent nos routes sont comme de minuscules fougères, mais mon pilote me demande fermement de cesser, parce que chaque fois que je finis la phrase « Mais que c'est beau ! », hop, une marche infranchissable de 1.20 m de haut dans l'oued jusque-là roulant, une flaque sur un terrain jusque-là parfaitement sec, il est acté que je porte la poisse aujourd'hui, silence.



Et ça ne s'arrête pas pour autant, parce que le terrain du jour est franchement humide, mouillé, et que chacun d'entre nous, chacun son tour, heureusement, s'y met, dans la boue collante ... La pause du déjeuner se passe à des détankages mutuels, les sangles sont posées dans les habitacles, accessibles, inutile de les enfermer dans leur coffre. Il faut que les filles apprennent à s'en servir, c'est quand même plus rapide qu'à la pelle et aux plaques, pour un peu qu'on ait la chance de ne pas être seules. Il faut penser à les sortir, avoir du bon matériel, surtout, surtout, s'écarter de plusieurs mètres

après avoir posé sur la sangle un tissu un peu lourd, pour éviter en cas de rupture que la sangle ne fasse de dégâts, ça peut arriver aux plus expérimentés, comme à l'équipe de la reco... Et hop, un radiateur de clim et un pare-brise. Pas de dégâts humains, c'est l'essentiel, il faut des têtes pour trouver les pièces de rechange et des bras pour changer tout ça, en une seule après-midi et soirée, et des qui regardent, désœuvrés ... Les mécanos du bivouac ne

feront que cela pendant tout le rallye, des miracles, la nuit, sous les projecteurs, pendant que les gazelles récupéreront et s'inquièteront pour le troisième membre de leur équipage.

Du coup, l'étape du jour est un peu courte, le chef nous trouve quand même, à Richard et moi, une reconnaissance de points isolés à accomplir, ce qui nous donne l'occasion de tester la roue de secours... Je passe les instruments et boulons dans l'ordre, sous le regard intéressé d'une nomade du coin, très amusée de me voir aider mon pilote. Nous enchaînons sur une recherche de bivouac pour le soir, petites dunes sur terrain sec, vue sur les grandes dunes orange dans le soir tombant, c'est le premier bivouac de l'équipe au complet. Ça se fête autour d'un inattendu rougail-saucisse, merci Brigitte.

Et le lendemain, étape des dunes.

La préparation est un peu spéciale, on amarre, on range, on vérifie la pression des pneus, on décide de l'ordre dans lequel on va faire les parcours, on nettoie soigneusement les pare brises. En plus, une course se déroule dans le secteur, il nous faudra croiser des concurrents qui sont, eux, dans une course de vitesse, rien à voir avec les déplacements prudents et mesurés de nos gazelles. Les pilotes se rincent l'œil, parce que s'ils admirent depuis longtemps le courage et la détermination des concurrentes chez nous, ils ne dédaignent pas les mécaniques rugissantes et les passages audacieux des pilotes de ces bolides.

Bon, cela fait vingt ans que je viens, je ne pense pas risquer une mise à pied à effet immédiat, si je l'avoue, enfin : moi, les dunes, ce n'est pas ma tasse de thé. Je préfère les cailloux, les collines, les oueds et, à choisir, cet erg que nous allons traverser aujourd'hui, ce n'est pas mon préféré ; les crêtes y sont pointues, abruptes, les trajectoires parfois compliquées et puis les navigateurs, dans les dunes, ils se laissent porter. Mon pilote à moi n'a pas vraiment besoin d'être rassuré sur ses compétences, je sers à peine à lui signaler un passage qui me semble possible à droite parce que je le vois mieux que lui, de là où je suis...

Bien sûr que le travail des navigatrices sera plus exigeant : rassurer sa pilote, trouver des repères au loin, marcher, beaucoup, pour chercher du regard, le bon passage, ses repères, le drapeau ...

Mais quand même, on ne peut pas, elles ne pourront pas, ignorer le vertige de ces montagnes de sable parfaitement découpées par le ciel bleu profond, le plaisir sensuel de la glisse, des enchaînements de dunes, cette impression d'éternité que l'on peut avoir à monter, descendre, contourner, glisser, chevaucher le sable...

Les points sont choisis pour être vus, c'est déjà bien assez difficile pour les gazelles d'avancer et de rester dans la bonne direction et, pour être sûr, le chef fait une croix dans le sable avec son pied. On est certains que ça y sera encore en avril : c'est le chef, quand même !



Et puis retour au camp de base, l'auberge, travail de bureau, montage d'étapes, travaux mécaniques, quelques explorations complémentaires du côté des gros oueds du coin, des radiers habituels, ça passe ou pas ? Et puis c'est vendredi, donc, c'est couscous !

Samedi matin, au petit déjeuner, la température monte vite, les esprits s'échauffent et s'échangent quelques-uns de ces aphorismes dont nous sommes friands à la reco : d'abord, à l'affirmation « Quand on a faim, on mange de tout », Etienne prend le temps de finir sa bouchée avant d'assener sans lever les yeux un laconique et péremptoire « NON. » qui nous fait bien rire. Et Serge achève de nous mettre de bonne humeur avec un définitif « Les pigeons, ce sont des rats avec des ailes ». Voilà, on peut partir.

Comme on en a un peu soupé de la boue et qu'on voudrait bien garder nos pneus au sec, on décide d'un grand détour pour pouvoir vérifier les points. Toute notre première partie de matinée en est occupée, et vers 11 heures, nous décidons d'une pause, en surplomb d'un grand oued luisant sous le soleil. Nous avons trouvé des arbres idéals pour un casse-croûte fromage saucisson à l'ombre. On se détend les jambes, on regarde. Tiens, une pousse qui s'extrait du sable, tiens, un coquillage, du temps où c'était l'océan ici, tiens, un champignon !!!

Et, comment dire, on écrirait un scénario, personne ne nous croirait...



Tout à coup, de l'oued en contre-bas, surgit une jeune femme, fort avenante, seule, qui agite les bras et appelle au secours : les voitures, qu'on avait aperçues au loin, immobiles et dont nous pensions que les pilotes et passagers avaient choisi la même heure de pause que nous, sont en réalité enfoncées dans la boue, que dis-je, ventousées dans la boue ... et malgré notre espagnol rudimentaire, nous comprenons bien que notre arrivée est ressentie comme un miracle.

Une heure trente plus tard, nous avons de nouveaux amis, fidèles, ils nous suivent obstinément jusqu'à la route, et il nous faut parlementer et leur expliquer que nous avons du travail dans des zones où ils n'aimeraient pas poser leurs roues, pour les voir repartir, seuls, vers la civilisation... Notre journée à nous a été bien entamée par cet intermède mais on ne refuse pas d'apporter son aide, ici, un jour, c'est peut-être nous, qui avons sorti nos sangles, qui en aurons besoin ! Et les gazelles doivent se souvenir de ça : quand on peut, s'arrêter est un devoir et un plaisir, rien ne lie comme une galère surmontée à plusieurs.

Une longue route nous rapproche de la deuxième partie de notre terrain de course. Partout, les bienfaits de l'eau



côtoient ses ravages, cette année, par exemple, les troupeaux sont heureux !

Nous arriverons plus tard que prévu, avec le soleil qui descend, sur les rebords des montagnes parfaitement alignés, comme le bord d'une immense table festonnée, décoration absolument régulière, on dirait les rangées de livres d'une gigantesque bibliothèque ...

La nuit tombée nous a interdit de chercher un lieu inconnu, le bivouac du soir est donc sans surprise, nous y avons nos habitudes, jusqu'au plat de résistance, kefta frites, des vraies frites ! Et même si ce n'est pas la première fois que nos cuistots réussissent cela, au feu de bois et au cul du camion, comme on dit, c'est toujours un peu magique ...



La nuit a été parfaite, silencieuse, calme, étoilée, à peine fraîche. Ce lendemain débute sous un soleil déjà bien chaud, mes efforts de prévention paient : le bob est en passe de devenir à la mode et les crèmes solaires s'échangent devant les capots avant le départ.

C'est une étape dans un paysage qui regorge toujours de plantes et d'animaux inconnus ailleurs et les eaux tombées cette année renouvellent encore la faune : en avril, il n'y aura ni oueds en eau, ni boue, on l'espère et tant mieux pour les gazelles, mais pas non plus sans doute de lys maritimes, dommage pour elles ...



Dommage pour nous, et pour elles aussi, que ces touffes fleuries soient toutes dans des oueds dont les parois ont été mises à nus par l'eau, abruptes, parfois impressionnantes de verticalité. J'en reste sans mots, en dehors d'un commentaire du genre, « ouf, c'est quand même bien ... bien ... ». Ça n'arrête pas mon pilote qui monte allègrement en me disant, je cite : « c'est une remarque à prendre en considération, quand tu dis *bien* sur ce ton. »



Il nous faudra de la patience quand même pour retrouver ou recréer les pistes et les passages d'oueds et de zones de dunes, détruits ou emportés par les pluies. Certains paysages sont lunaires quand les arbustes ont eu soifs et ne sont pas encore guéris de la sécheresse, mais Moha nous assure qu'en avril, ils auront un peu reverdi. Et puis, ici et



là, sont apparues des petites plantes, de quoi satisfaire oryx, gazelles et autruches...

Ça aurait été sympa, ce thème animalier, pour la journée. Mais non, aujourd'hui, le thème, c'est crevaison ! Et une, et deux, et trois, on cherche le trou, on sort les mèches, on regonfle, on repart en prévoyant dans la suite du voyage un temps d'arrêt au retour pour réparer correctement.

En attendant, ça roule ! Et il faut que ça roule : l'oued Draa a été remanié par les crues !

Alors il faut vérifier les caps et les passages, tester chaque descente et chaque sortie, on piétine, on part à pied, comme des gazelles, à droite, à gauche, plus loin, et moi, je regarde à mes pieds le sol desséché qui dessine des arabesques et des tuiles de sable durci, à l'infini.



Ce soir, bivouac au pied des dunes de l'erg Chegaga, les difficultés attendues de repérage des lieux ravagés par les crues se sont avérées surmontables. Il n'y a pas eu de ces vents comme on en subit souvent en avril, nous roulons même un moment dos au soleil, ce qui accentue le côté extraordinaire de ces recos ...

Papillons, moucherons, bêtes volantes profitent de nous et nos agapes, ce soir, Audiard s'invite à table et aussi Bretécher et Gotlib, nos classiques... Que serait une reco sans Serge imitant Ventura de sa voix de stentor !

La nuit tombe, la chaleur aussi vers l'aube, le petit déjeuner matutinal est paré pour le lever de soleil sur les dunes et on a même retrouvé dans le sac du café la pochette perdue de JP et Thierry, la vie est belle.

Les dunes sont parfaites, un oryx paresseux s'éloigne sans se presser, pas peureux...

Le ciel, lui, est lourd et gris, mais la brise de 30 degrés nous paraît fraîche. Il y a des buissons d'un vert lumineux, des gazelles qui s'enfuient au loin.



Nos trajectoires se suivent et se croisent, photo traditionnelle de l'étape, on voit même des arbres à pique-nique parfaits, mais pas le temps de s'arrêter, il faudra revenir.



Dès la sortie des dunes, nous sommes rattrapés par le vent, il faut remonter nos vitres sur une humidité inhabituelle qui fait ressortir l'odeur de poussière dans l'habitacle. Au nord de l'erg, l'eau descendue de la montagne a transformé le sol en éponge, c'est le chef qui s'y met le premier, vive les sangles élastiques.

Le ciel s'obscurcit par instant, la piste sableuse est difficile à suivre, au loin se profile la silhouette de l'auberge Titanic, malheureusement bien nommée cette année, murs détruits, cuisine éventrée. La paillote ombragée a tenu, nous y poserons notre table de déjeuner, assez longtemps pour déguster une salade de courgettes à l'aïoli, légumes d'accord mais pas que !



Et fantasmer sur une auberge à nous, ici, que nous tiendrions à tour de rôle, pressés de voir arriver Mars et les gazelles, les nôtres... On appellerait ça « Auberge de la Pomme », tiens, pourquoi pas, on imagine la balnéo-bains de boue, c'est le dernier pique-nique, un peu joyeux, un peu nostalgique déjà.

Et puis le vent se lève en rafales furieuses, d'un coup, on court derrière les bobs et les serviettes qui séchaient et les vitres restées ouvertes laissent s'engouffrer dans les voitures des kilos de sable...

Séance regonflage, puisque notre route sableuse habituelle est en mode sous-marine, il nous faudra prendre la route des cailloux. Nous nous sommes mis sous un immense acacia ombreux mais il fait chaud, quand même, 44 degrés ...

Et puis c'est la traversée de l'habituel Lac, mais pas si habituel que ça ... Des routes en pleine verdure !

Et, là où d'habitude le terrain plat sur des dizaines de kilomètres permet aux pilotes d'accélérer, un lac, un vrai immense lac, qui sent le sel, et dont les berges clapotent sous le vent !



Nous avançons, pistes défoncées par l'eau, pluie, brume sur les reliefs...

Nous essayons un vrai grain, avec arc en ciel.

Alors c'est dit, avec tristesse, mais c'est dit : il n'y aura pas de dernier bivouac cette année, nous ne brûlerons pas nos cartes en devisant autour du feu, nous ne rêverons pas ensemble du RAG à venir.

Nous nous contenterons de venir le vivre avec les Gazelles.

